

Société Française de Psychopathologie de l'Expression et d'art-thérapie

JOURNÉES DE PRINTEMPS 5 & 6 JUIN 2021
COLLOQUE EN LIGNE

errances

Résumés de communications

De l'errance (de-lire) à l'itinérance (relire et relier)

Jean-Pierre Martineau

Professeur honoraire de psychologie clinique et psychopathologie
université Paul Valéry, Montpellier

« Le chemin se fait en marchant » (Antonio Machado)

Du diable vauvert au Jardin de la Fontaine : eu égard à la ville de Nîmes et aux voies de la Romanité, ce trajet dit le travail qui incombe aux thérapeutes convaincus qu'aussi erratiques soient le cheminement de l'« être jeté», la forme et le destin de ses œuvres, des itinéraires sous-jacents (de subjectivation) peuvent être repérés à condition de relire et relier les traces de leurs passages et de leurs stations notamment via des hétérotopies (Foucault, 1967).

« Lignes d'erre », cairns, cailloux de Petit Poucet aussi éphémères soient-ils, restent pour *l'homo viator* une possibilité de rencontre disruptive, de bifurcation, pour sortir du calvaire des tentations utopiques diaboliques (sédimentation obsédante, régression océanique) via les hétérotopies capables d'héberger la charge imaginaire du bateau ivre, puis d'engager son énergie sur les voies de la sublimation. Métamorphosé par trans-faire le Hollandais Volant ou tout autre desdichado sans abri, ni terre, ni patrie (révolté ou mendiant, hobo ou aventurier, fugitif justicier ou brigand en rémission) pourra voir la terre promise.

La rédemption du vert sera mon viatique, dans les pas de Toulouse-Lautrec, de Van Gogh, du douanier Rousseau, de Cézanne qui ont tiré le diable par la queue sans jamais renoncer à une sainte victoire.

Dans nos usages comme dans nos valeurs, le « vert paradis des amours enfantines », par un tour diabolique fut jugé erratique voire maléfique avant que de recouvrer, via nos allées et les jardins chéris puis par tous les chemins possibles (pantopie), ses vertus de liberté paisible et d'espérance.



Errance, « là où je ne suis pas »

Marie Sicard

Art-thérapeute, comédienne, iconographe

Djamila Salah,

Dramaturge, metteur en scène.

Errance, déplier ce mot. Un espace ? Un mouvement ? Une quête ?

Lorsque Depardon accepte un travail sur l'errance, il se demande comment la photographier, comment lui donner des traces, un corps, une durée. Il s'appuie sur un texte d'Alexandre Laumonier : « L'errance (...) est d'ordinaire associée au mouvement, (...) à l'idée d'égarement, à la perte de soi-même. Pourtant le problème

principal de l'errance n'est rien d'autre que celui du lieu acceptable. » Ainsi le laisserait penser Bruce Chatwin pour qui la maison n'est que « l'endroit où se débarrasser de son chapeau ». L'errance se résumerait-elle à ce que Baudelaire appelle « La grande maladie de l'horreur du domicile » ? L'errance, une affaire de lieu seulement ?

L'errant quitte un lieu et un passé. Espace et temps de l'errance sont liés. Inextricablement. Dans l'espace intermédiaire de l'errance, entre dedans et dehors, entre intériorité et extériorité, la temporalité devient flottante. L'errant « s'interroge sur le passé en même temps qu'il réfléchit sur son futur proche » La question « Où aller ? » devient « Qu'est-ce que je fais là ? » (Laumonier)

L'errance s'infiltré dans les failles du sujet et offre alors la possibilité de s'engager dans une quête initiatique dont l'issue n'est jamais certaine. Ses territoires côtoient ceux de la mélancolie.

Trouble du récit. La quête supposerait-elle nécessairement une part d'errance ? L'errance, une métaphore de la quête ?

La quête de l'ailleurs, « là où je ne suis pas » (Baudelaire), expose l'esprit au non connu, favorisant l'émergence de la création. Elle révèle un certain rapport au monde, à l'Autre et à soi. « Être ou ne pas être : telle n'est pas la question sur laquelle je me casse les dents », écrit Michel Leiris. « Être ici ou ne pas être là, être ici ou être ailleurs : telle serait plutôt l'interrogation brûlante, pour ce qui me concerne. »

L'errance, une expérience qui fait et défait l'être ?
Ailleurs, une page blanche où se rêver autrement ? Autre ?

Pessoa et sa singulière énigme, Breton qui cherche « l'or du temps », Jack Kerouac et les clochards célestes de la Beat Generation, quelques autres encore d'autres temps et d'autres lieux, sont convoqués pour interroger ensemble les territoires et les dé-territoires de l'errance.



Co-errances essai imagé d'autobiographie universelle

Jean-Marie Barthélémy

Docteur ès lettres et sciences humaines, professeur honoraire de psychopathologie et psychologie clinique, université Savoie-Mont-Blanc.

Choisie, méconnue ou subie, l'errance ne s'exerce jamais ni à l'avantage ni au risque d'une blanche solitude muette, mais traîne toujours derrière elle le cortège murmurant, rêveur, nostalgique, douloureux, parfois tragique, d'ombres quittées, perdues, abandonnées avant, espérées plus loin, ne serait-ce que dans l'échappée réflexive, délibérée ou fantomatique, de soi-même à sa propre identité ronronnante trop bien balisée, en mal d'altérité, d'exil ou d'exotisme intérieur. Ce projet

d'exposition, hommage à cette aventure existentielle commune, voudrait imager, par symbole et métaphore interposés, quelques jalons décisifs de ce parcours universel à travers un choix photographique issu de pérégrinations singulières. Aussi éloigné que possible de toute complaisance narcissique, il propose rétrospectivement et prospectivement à tout autre semblable, spectateur dédoublé et attendri, une sorte de familiarité complice où il puisse reconnaître ses incertitudes personnelles propices à connivence et sympathie dont le sourire ou la larme aux yeux seront parfois l'indice. Il pourra aussi bien sûr se récuser par reniement mais se retrouverait alors en compagnie inattendue du photographe qui rechigne parfois lui-même, à tort sans doute, à se laisser trop séduire, dérouter ou assimiler par son sujet et ses divagations. Toute ressemblance avec une pratique psychologique authentiquement relationnelle, ne saurait être accueillie que comme somptueuse coïncidence inaccomplie.



Les domaines de l'errance

Luc Massardier
Psychiatre

La première association qui vient autour de l'errance est celle de la connotation négative qui lui est associée. On pourrait pourtant ne voir en elle qu'un simple comportement d'hésitation ou d'attente, comme celles des amoureux, des chercheurs ou de l'amateur d'art. Le problème survient quand l'errance s'installe et devient un état permanent. Elle condamne alors le sujet à errer sans jamais s'arrêter, mû par la seule nécessité de répéter un mouvement qui ne trouve sa justification qu'en lui-même, tel un cercle vicieux dans lequel la cause et l'effet se mordent la queue.

Le non-dupe erre a écrit Lacan. Cette référence resitue la question du sens que prend l'errance dans l'histoire et la structure psychique du sujet. Capable d'autonomie l'individu sait où aller et poursuit sa trajectoire jusqu'à son terme. Celui qui erre n'y parvient pas. Il avance en faisant du surplace dans une course sans fin, un temps et un espace sans limites et sans orientation.

Les errances antisociales, politiques, celles des mœurs, des exilés, du consommateur, du peuple juif, des âmes des morts prennent une dimension cosmique et métaphysique vouant le sujet errant à la permanence d'un temps long se déroulant dans un espace mal défini, où seule la mort pourrait mettre un terme.

Acquise et innée, la passivité de l'errance est question de tempérament, de libido, de confiance. Faillite du moi, victoire de la pulsion de mort, défaite de l'élan vital, cause interne ou externe, tout y est couplé dans une interaction permanente



Les métaphores de l'errance dans L'Embranchement de Mugby de Charles Dickens

Annie Barthélémy

maître de conférences honoraire en sciences de l'éducation

LLSETI université de Savoie-Mont-Blanc

« C'est ainsi qu'à l'Embranchement de Mugby, à trois heures du matin passées, par un temps épouvantable, le voyageur s'en alla où le poussaient les intempéries. [...] plongeant le regard dans la nuit noire, traversée par les battements d'aile frénétiques d'un ouragan à l'esprit encore plus noir, il fit demi-tour et suivit son chemin aussi opiniâtrement dans la direction où c'était difficile qu'il l'avait fait dans celle où c'était facile. Ainsi d'un pas ferme, il fit allée et venue, en trouvant ce qu'il cherchait puisqu'il ne cherchait rien ». Cet extrait de la première des quatre nouvelles, rassemblées sous le titre L'Embranchement de Mugby (1866), met en scène un voyageur âgé, surnommé Barbox, descendu en pleine nuit sur le quai de cette gare de triage, renonçant ainsi à atteindre sa destination finale.

Notre communication se propose de montrer, par-delà le côté mièvre du conte de Noël, en quoi les symboles du nœud ferroviaire et du héros, dénommé, dans la deuxième nouvelle « l'homme au billet pour nulle part », appellent à reconnaître la valeur existentielle de l'errance.

Leur puissance évocatrice tient à l'originalité d'une perspective qui, à la différence de nombreux contes suivant les cheminements erratiques du héros à travers forêts, collines, mers et déserts, focalise sur les déambulations de Barbox dans le périmètre restreint de ce carrefour de voies ferrées.



Don QUICHOTTE ou l'Errance en héritage...

Ghislaine REILLANNE

Psychiatre

Si l'Ingénieur Hidalgo Don Quichotte de la Mancha est le héros du roman le plus lu des Temps modernes c'est bien parce qu'il incarne à lui seul le mythe universel de l'errance, celle de l'Homme torturé entre deux mondes, celui du réel prosaïque et celui de l'illusion.

Preux chevalier aux desseins bienfaiteurs Don Quichotte va courir le (son) monde avec une identité qu'il s'est lui-même forgée au fil de ses lectures passionnées de romans de chevalerie du Moyen-Age, grandiose et sublime dans son projet, mais tragique et grotesque dans son échec.

Certes ce héros "à la triste figure" était fou, gravement délirant, projection imaginaire de son auteur Miguel de Cervantès, lui aussi soldat aventurier et vagabond de la Castille espagnole à l'empire ottoman du 17^{ème} siècle.

Mais n'est-il pas aussi le reflet très actuel du drame de l'errance de l'individu, qui rejoint le questionnement de Jorge Luis Borges "sommes-nous tous des êtres de fiction", des chevaliers errants à la mission impossible, livrant bataille à des moulins à vents, afin

de porter et de défendre envers et contre tout les valeurs fondatrices de l'humain dans un monde de plus en plus fou ?



Erre-moi dans tes bras

Jean-Pierre Royol
Psychologue.

Nomade de la polysémie, Léo papillonne dans tous les sens des mots. Lors d'une fête à l'hôpital, il voyage en solitaire suivant des yeux l'infinie duplication des taches de lumière projetées sur les murs par une boule de miroirs qui tourne au plafond. Alors qu'en séances il se disperse habituellement sans laisser de traces, il produit d'un doigt glissant sur la buée d'une vitre une forme que je me surprends à nommer : « papillon ».

A-t-il vu ce que je voulais dire ? Me force-t-il en quelque sorte à le dire ? Ce mot qui ne peut se signifier que par une forme va montrer sa pertinence dans le dispositif familial. Il enferme des liens forclos, à la fois inaccessibles et présents, visibles et pourtant dissimulés. J'appelle « pictorève » ce type de forme évoquant l'errance d'un continent désarrimé.

Si cette trace en tant qu'affect au pied de la lettre n'avait pas pour fonction d'être masque à la mémoire, mais s'imposait comme signe de la pure immédiateté, je montrerai qu'en la nommant celle-ci prit soudain valeur d'usage dans une chaîne signifiante relationnelle et que l'énoncé du simple battement de ses ailes fit s'ouvrir un chemin de randonnée sentimentale.



L'enfant qui a la tête en l'air

Madeleine Gueydan
Docteur en psychopathologie, maître de conférences honoraire de l'université de Montpellier et de Nîmes, psychanalyste (Nîmes)

L'enfant qui a la tête en l'air, si on se détourne, il s'envole. Il faudrait une main de fer pour le retenir à l'école. L'enfant qui a la tête en l'air ne le quitte jamais des yeux : car dès qu'il n'a plus rien à faire, il caracole dans les cieux...on le croit là, il est ici, n'apparaît que pour disparaître. Comme on a des presse-papiers, il nous faudrait un presse-enfant, pour retenir par les deux pieds, l'enfant si léger que volant. Claude Roy

Des tribulations et vicissitudes dans la famille à l'errance chez l'enfant pris en charge par l'aide sociale. Nous mettrons l'accent sur deux volets prioritaires chez ces enfants :

- 1) Reconnaître le fantasme de l'errance comme suppléance au maintien du désir et lutte contre la pulsion de mort
- 2) Permettre, à ces exilés candidats à l'asile, de passer d'une enclave ou d'un mi-chemin vers nulle part à un pro-jet inscrit dans un autre lieu, celui de la parole, pour qu'ex-siste une image fantasmatique Autre qui pourra l'aider à trouver son chemin.

L'ouverture d'un espace de fantaisie, le dessin comme l'autre scène, permet à l'enfant d'inscrire d'autres identifications possibles. Ces images lorsqu'elles passent par le symbolique, à travers la parole et le transfert, peuvent restituer la continuité, la possibilité offerte d'une identification symbolique déterminant un autre statut « orthopédique » de l'image.

À travers des dessins, pérégrination (voyage dans un pays éloigné) au cours d'une psychanalyse, chez un garçon de six ans et demi.



Balises

Aurélie Trémelot
Art-thérapeute, éducatrice, intervenante en IMP

Puisque dans un portrait, on peut se demander qui du peintre ou du modèle est représenté, il m'a semblé nécessaire dans un premier temps de me demander ce que ce sujet suscite en moi, pourquoi cet intérêt pour l'errance, comment s'en emparer — si tant est qu'il soit possible d'en dessiner les contours. Il me semble que la thématique de l'errance touche tout un chacun de manière singulière et qu'il existe autant de formes d'errances que d'individus, vaste sujet ouvrant la réflexion sur notre rapport au temps, à l'espace, au corps, à la langue, à la mémoire.

Là où les institutions peuvent elles-mêmes créer de l'errance en s'appuyant sur des règlements collectifs évinçant le cas par cas, l'art-thérapeute n'ayant pas de réponses préétablies à apporter au sujet, la condition du transfert en fait un lieu où ce dernier peut être libre d'inventer. Sur la carte infinie du sujet errant, l'art-thérapie pourrait être un autre chemin, un croisement où peuvent se rencontrer errance et altérité.

Là où l'environnement fait partie du corps du sujet, et si une trouvaille venait faire lien entre l'un corps et l'autre avec une matérialité, instaurer un bord, dessiner une limite sans faire rupture ? Entre déambulations automatiques et errances poétiques, une affaire de déplacements que j'illustrerai par l'exposé du travail d'un jeune homme en art-thérapie -rencontre qui demande un déroutement pour laisser le champ libre à l'autre, dans un espace entre Réel et réalité.



Léonard de Vinci ou « Les errances d'un génie »

Berlende Lamblin

Psychanalyste, docteur en psychanalyse

Léonard, natif du village de Vinci, inscrit sa trajectoire dans un mouvement discontinu sans cesse renouvelé, à travers des recherches élaborées à la fois de la forme et de la fonction de ce qui nous constitue, corps habité par la parole.

Son écriture inversée de gaucher parcourt les feuillets de ses carnets de petites lettres pointues et serrées, tutoyant un interlocuteur imaginaire, comme un autre lui-même.

Un carton inédit préparatoire de Sainte Anne et la vierge met en scène un personnage qui disparaît ensuite dans le tableau La Sainte Anne. L'inachevé des extrémités pieds et mains, oriente notre réflexion vers la présence-absence, apparition et disparition du phallus.

La curiosité insatiable de Léonard embrasse l'univers tout entier comme s'il voulait le posséder, fouillant la nature intime de chaque chose. Léonard passe d'une activité à une autre, d'une vie monacale à des fêtes très hautes en couleurs, d'un prince à un autre, d'une commande à une autre, en laissant bien souvent son œuvre en suspens.

Les errances de ce génie nous fascinent et nous interrogent sur ce qui pousse Léonard à cette quête sans fin, à la poursuite d'un reflet qui lui échappe et qu'il nous révèle à son insu.



La blanche cavale

Béatrice Chemama-Steiner

Psychiatre, psychanalyste

« Délirants, certes, ils le sont. Mais n'ont-ils pas leur méthode ? »
Shakespeare. Hamlet

La blanche cavale : deux mots piégés dans le coin d'une feuille à l'intérieur de l'un des carnets d'Aloïse. Deux mots qui ont donné son titre à ce carnet daté de 1942. Elle est alors hospitalisée depuis 1920 au « couvent », puisque c'est ainsi qu'elle nommait la clinique de La Rosière où elle restera jusqu'à sa mort en 1964.

Deux mots qui donnent un coup d'arrêt à l'emballement imaginaire où son déluge de couleurs et de représentations plonge le spectateur. Magicienne du paradoxe, Aloïse, par ce brusque changement de registre, nous oblige aussi à changer de regard. De quelle blancheur parle-t-elle au milieu de cette effervescence colorée ? Dit-elle ainsi que sa cavale a trouvé refuge dans le blanc du papier ? Échappée alors inscrite dans une clôture, celle des pages comme celle du couvent. Autre paradoxe.

Du lieu de son renoncement, là où se passe sa vie arrêtée, elle nous contraint à renoncer nous aussi. Entrés dans ce carnet d'Aloïse comme dans un labyrinthe sans

issue, il nous faut suivre la recommandation de Jacqueline Porret-Forel de « *couper les amarres de la raison et se laisser porter comme le bateau ivre* ». Délaissant nos repères inutiles, la linéarité du temps et de l'espace ou l'avènement d'une signification, ivres jusqu'au vertige, nous voici errant à notre tour en sa forêt de signes...

Mais bientôt, en suivant son parcours sans fin, une logique se fait jour.



À la conquête de l'Errance, documentaire

Fabienne Royol Rantsordas
Art-thérapeute

D'un jet de vague à l'écume d'un murmure, d'un « j'sais pas quoi faire, qu'est-ce que je peux faire » à « on n'est pas sérieux quand on a 17 ans », l'idée sera de partir à l'aventure au fil de traversées cinématographiques défricher quelques passages de ces figures accidentées, décrochées jouant l'errance comme une compagne solitaire, diamant d'une ode à la fragilité de vivre.

Errance mon amour là où quelque chose s'est arraché pour laisser forme à un exil incarné comme un déracinement poussant l'être à s'expulser hors des sentiers tracés.

Une trace pourtant d'un écho qui s'éloigne ouvrant à commettre parfois l'irréparable là où une quête d'infini se chasse et poursuit l'errance sauvage cette héroïne d'un jour, cette citadine d'un soir créant comme une conquête des grands espaces.

Empruntant un transport chargé de l'ivresse liberté, se fuir sous prétexte de se trouver. Les rencontres sont des passagers éphémères et les paysages des étendues vagabondes aux frontières invisibles d'un pays des chimères.

Et puis, finalement, à bout de souffle, s'accrocher un jour dans la rencontre des solitudes, las de l'exil, aborder le rivage de la presqu'île, aile liberté arrimée laissant ainsi filer le cri de l'insoutenable légèreté de l'errance afin de partager le chuchotement subtil d'un accord à l'énigme de l'amour.



L'errance diagnostique

Youssef Mourtada
Pédopsychiatre

L'existence est un drôle de voyage, un voyage qu'on débute sans vouloir, on s'illusionne de connaître le chemin et on se rassure à être normé, en refoulant l'autre paramètre de ce voyage à savoir que sa fin, à chaque instant, ne dépend pas de nous.

La maladie et peu importe sa nature (physique, mentale ou sociale) constitue une réelle présence sans fard, c'est à dire sans norme de notre existence et de son fidèle signal : l'angoisse. Toute angoisse est de nature existentielle, là où le semblant chute et on se retrouve confronté à notre être entre la finitude du temps, les instants et l'infini de l'espace, l'univers. Face à l'angoisse, l'humain tente avec la dépression d'arrêter la chute ou bien de se leurrer avec la douleur, de sentir son corps. Entre anesthésie et hyperesthésie, entre causalité psychique et physique, une errance diagnostique de nature sociale se dessine et dessine l'anatomie de l'être et la physiologie de l'existence. En réalité l'angoisse est la chute dans un corps et non la chute d'un corps, de même que l'errance ce n'est pas une perte de sens bien au contraire, une promenade pleine de sens. À l'exemple de l'image qui nous fait naître du réel mais nous rend captifs du miroir de l'autre dans lequel on se forme, c'est par l'errance que cette image respire et accède à un imaginaire, à un soi autre qui nous autorise dans une différence et non dans un jeu de miroir à être l'autre.

C'est ainsi que l'image de soi se détache de l'autre pour devenir le symbole, nous ouvrant ainsi la voie à cet immense continent, le symbolique qui est constitutif de notre réalité. La réalité dépasse et de loin l'imaginaire, car elle porte en elle l'imaginaire de chacun.

La moralité de l'histoire c'est que l'errance diagnostique dessine mais ce dessin ne se révèle qu'à celui qui est dans son art. La vie ne peut pas faire l'économie de l'angoisse ni de cette errance qui trace, tel est le sens de ce travail.



Voyager sur les traces des expressions de la folie à travers l'Art Brut et l'Art-Thérapie

François Granier
Psychiatre

Nous rapportons l'expérience de nos voyages (France, Europe, US) depuis des années pour voir comment sont présentées les expressions de la folie, qu'il s'agisse du milieu de l'AB ou des milieux médicaux. Véritable errance tant la variété des sites, des dispositifs scénographiques, des publics, les questions de définition et des limites, témoignent de l'absence de repères dans ce domaine de l'art.

Il s'agit autant d'un problème de présentation que de représentation, d'un territoire non établi où s'affrontent des positions hétérogènes, mouvantes, évolutives, volontiers contradictoires

Ce qui concerne autant l'AB que l'AT. C'est dire la difficulté qu'il y aurait à définir les objectifs d'un PSC (Projet scientifique et culturel) pour la création d'espace muséal pour les œuvres de la folie.

Et pourtant au-delà des avis des spécialistes, qui ne sont pas thérapeutes, c'est bien là un moyen dont le but principal est de donner la parole aux patients. La neutralité de tels espaces, hors de toute obstruction idéologique et sans recréer une camisole esthétique qui stigmatise les styles de ces auteurs, n'est pas acquise. Prise d'un côté entre les passions que suscite la maladie mentale et de l'autre celles des amateurs et de leur jugement esthétique, ces présentations et représentations risquent longtemps

encore d'errer selon les modèles, aux dépens de ce que nous vivons dans l'expérience clinique bien réelle avec les auteurs. Tous ces lieux ne sont eux-mêmes que l'expression d'une histoire mouvementée et non terminée, qu'il convient de ne pas oublier pour les évaluer.



Aux croisements de nos errances partagées

Laetitia Demolliens

Psychologue clinicienne, docteur en psychologie clinique et psychopathologie

L'errance comme vagabondage, égarement ou encore instabilité peut tenir une fonction essentielle dans l'existence en ce qu'elle permet la rencontre. Le psychologue erre dans les couloirs de l'institution à la recherche de son patient, le photographe erre dans les rues à la recherche de l'image, l'écrivain à la recherche du temps perdu ou retrouvé...

Autant de cheminements qui se croisent dans un imbroglio complexe de hasards, d'échappées, d'imprévus.

L'errance comme voyage sans destination, rêverie imaginaire, nomadisme est aussi l'essence même de la solitude de l'humain dans un vécu intime, secret, indicible.

Ainsi, le photographe ne développe pas ses tirages, l'écrivain s'endort sans avoir été lu, le psychologue pense sans être entendu.

À la croisée de ces cheminements individuels se trouve la rencontre, point d'intersection entre soi et les autres d'où émergent le contact, la parole, la création.

À partir de situations cliniques croisées avec l'étude de la vie et de l'œuvre de Vivian Maier, bonne d'enfant et photographe de rue clandestine, notre exposé tentera d'analyser la manière dont le psychologue et l'artiste peuvent se rejoindre dans leurs errances respectives.



Itin-errances : marcher pour se rencontrer

Julia Violon

Psychologue clinicienne, doctorante en psychopathologie et psychologie clinique à l'université Lumière, Lyon 2

Marcher, balader, vagabonder, se déplacer sont autant de termes qui évoquent l'espace dans sa dimension exploratoire. Quels rapports entretiennent-ils avec l'errance subjective ? Que dire des flâneries de Rousseau, des longues marches de Jean Giono pour retrouver les mots manquants de ses poèmes ?

Ainsi cartographier, interroger notre rapport à l'espace, organiser une trajectoire serait-ce une façon de donner forme à l'errance ? En appui sur des situations cliniques de « marches » en groupe *hors les murs* d'une institution, nous tenterons de conceptualiser les processus psychiques propres aux mouvements du corps en marche, aux modalités de rencontre « en côte en côte », aux mouvements du groupe dans l'espace, à l'éveil de la sensorialité et de la sensibilité au vivant autour de soi.



De la portée de ce qui nous meut

Marion Lefebvre
Art-thérapeute, photographe

À travers un cas clinique nous proposons de considérer le processus de création comme un agent intensificateur de l'errance propre à toute tentative de cheminer vers soi-même.

Nous verrons comment l'*étendue*, générée par les mouvements du patient-errant qui n'en finit pas d'en tracer la situation vivante, est à la fois la matérialisation d'un champ de possibles, la spatio-temporalité figurée et la cartographie qui consigne le chemin faisant.



Elle errait quelques temps en l'air

Wadad Kochen -Zebib
Psychologue clinicienne Psychanalyste
Formée à l'anthropologie (EHESS) Danseuse

Quel est ce parcours qui nous a menés d'une clinique de sujets souffrants dans leur corps d'obésité, ou de cancer , deux atteintes somatiques ou psychosomatiques, à une pratique avec certains d'entre eux de la danse traditionnelle africaine ?

Le mutisme de ces patientes et patients quant à leur détresse ancienne, originaire, quant à leurs traumatismes précoces, nous a conduit à nous interroger sur l'inflation de la langue parlée, celle que pointe Deligny dans son cheminement à côté des autistes dans les montagnes des Cévennes.

Ma rencontre avec la danse est concomitante avec ce parcours clinique, qui m'a poussée vers la recherche de cette Langue d'avant la Langue parlée.

Communiquer sans parler et re-nouer, re-découvrir une Langue de l'enfance, une Langue de l'*Infans* : tel est l'enjeu de cette initiation aux danses africaines qui appellent, qui impulsent et invitent des femmes et des hommes désaccordés, à se jeter

dans l'erre du mouvement dansant inconnu, d'une chorégraphie africaine ancestrale. Se jeter dans le vide avec son corps titubant, vacillant et attraper le rythme pourrait faire renouer avec la jubilation de la re-découverte de la langue ancienne (primaire). Comment renaître à sa vie ? Nous tenterons de suivre ce mouvement .(en compagnie de P. Legendre, P. Quignard, etc ...)



Quand le cirque de la rue sublime l'art photographique

Carol Geoffroy-Romane

Psychologue clinicienne, docteure en psychopathologie

Chercheure associée au LCPI – Université Toulouse Jean Jaurès

Le propos s'articulera autour d'une expérience clinique en atelier à médiation par la photographie auprès de personnes sans-abri. Dans cet espace collectif contenant, la création de ces êtres « sans » engagea un travail de transformation de l'impensé, de l'impensable, en représentations acceptables pour le sujet lui-même (processus de symbolisation) ; et ouvrit sur la perspective intersubjective dans le partage de : faire et jouer ensemble.

Un espace psychique donc, où ces événements purent naître grâce à la dynamique de l'intra-l'inter et la trans-subjectivité du groupe (personnes sans-abri, photographe et psychologue), et du moment socio-culturel vécu ici et maintenant.



Vaysse Jocelyne

Psychiatre Hospitalier Honoraire - Danse-thérapeute

Franchissements - Remous de la mer, Errance des migrants

Franchir la mer Méditerranée pour des migrants et leurs enfants, c'est affronter une nuit à l'issue incertaine, compter sur un ailleurs inconnu, imaginer un exil et un avenir meilleur, alors que le présent est d'abord une errance vers un rivage, au rythme du remous des vagues. « Franchissements » aborde les facettes de cette actualité récurrente, ancrée dans la réalité : artistique avec la chorégraphie de Rachid Ouramdane, nîmois de parents algériens.

Avec Franchir la nuit (création 2018), la scène recouverte d'eau expose des gestes de lutte, des chutes éclaboussées, des détresses dans une « mer » devenant linceul, des courses épuisantes et des espoirs criants, dansés par cinq artistes et une foule d'enfants amateurs.

- psychologique avec le propos de ces enfants exprimant leurs vécus (élèves d'une école primaire et mineurs isolés vivant dans un foyer), dont « la honte et le désir d'être un roi... »,

- social illustré par la mort du petit syrien Aylan échoué sur une grève turque (en 2015), indignant le monde entier et questionnant la notion de biopouvoir selon Foucault, l'état

de psycho-trauma des migrants et réfugiés et la capacité de résilience.
L'espace marin - lieu de déshérence- et le corps — ultime espace de liberté —
représentés dans la danse fusionnant l'intention et l'action, incarnée et émotionnelle,
renforce l'effet de sens.



Olivier Saint-Pierre

Ici et ailleurs

Nous avons l'habitude d'entendre l'expression, « ici et maintenant ». Si nous regardions du côté de « ici et ailleurs ! » « L'ailleurs » est-il du côté de l'acte au côté du « ici » ou uniquement du côté du désistement ? Faut-il croire à l'évidence de l'immédiat sans en supposer l'ailleurs voisin ?

Il y a toujours une lenteur à côté du maintenant. Le maintenant ne saurait s'exercer, dans le cas où nous le prendrions comme certain d'une résolution attendue, sans un passage dans l'étendue de l'ailleurs.

Pourtant l'ailleurs n'est pas sans limite, il a besoin du maintenant, de l'endroit qui le désignera comme réellement terreau d'une forme. La forme ne peut exister sans un temps jouant l'errance entre l'ici et l'ailleurs.

Où se situe l'envie ? Par quel secret une forme va-t-elle apparaître sur une surface.

Celle-ci présente-t-elle uniquement un résultat ou un moment assumé d'une errance ? Comme le champignon ne présentant sa forme que par l'entremise errante de son rhizome ?

Nous étudierons la fonction du rhizome dans l'acte de la forme, entre l'ailleurs et l'ici.



Ratures et recommencements

Perrine Le Querrec

Autrice

« Ils me demandent où j'en suis, je réponds en biais. Où j'en suis ? À trois cents pages de ratures et recommencements. »

Cette phrase extraite de *La Construction* exprime l'errance de mon écriture. Engagée dans un livre, dans une nouvelle langue auprès d'un nouveau compagnon, d'un nouveau sujet, le temps se bouleverse, les perceptions du monde, le réel même. Si l'on me demande « où j'en suis », la réponse est impossible, j'en suis nulle part, j'erre. Pendant des mois cette errance auprès de mes personnages est nécessaire pour caler mon rythme sur le leur, pour entendre leur voix et surtout leur silence. Pour m'approcher. Me perdre dans leur monde, leur geste leur psychologie. Et trouver mon propre chemin, celui d'une forme écrite qui conduira le lecteur vers la rencontre.

